

Titre | Crisalide

Auteur | Donato Corvaglia

ISBN | 979-12-21472-17-2

© 2023. Tous droits réservés à l'auteur

Cet ouvrage est publié directement par l'Auteur via la plateforme d'auto-publication Youcanprint et l'Auteur en détient exclusivement tous les droits. Aucune partie de ce livre ne peut donc être reproduite sans l'accord préalable de l'Auteur.

Youcanprint

Via Marco Biagi 6, 73100 Lecce

www.youcanprint.it

info@youcanprint.it

Fait par Human

Gare centrale de Milan, commissaire, Liliana

A la maison, Cecilia avait déjà préparé un chariot avec des pyjamas, des vêtements de rechange pour chacun et quelques autres choses ; nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait.

"Ils t'ont rappelée ? dis-je, essoufflé par la course dans les escaliers.

"Non, Luigi, j'ai essayé de les joindre, mais la ligne est toujours occupée.

"D'accord, je vais prendre une douche, et puis on y va."

De Gromi à Milan, il y a environ 60 km, et si le trafic le permet, on peut y arriver en une heure et demie. Ce jour-là, je pense que nous n'avons pas mis plus d'une heure.

La gare centrale se profilait à l'arrière-plan, immense et immobile, comme une montagne. Sa puissance pesait désormais non seulement sur le sol mais aussi sur mon cœur.

Qu'allais-je y trouver ?

À ce moment-là, je me souviens que, bien que je marchais aux côtés de Cecilia, j'avais l'impression d'être seul. Les grandes arches

de l'entrée et, immédiatement après, la pénombre, le bourdonnement des gens, les annonces d'arrivée et de départ des trains, nous engloutissaient, nous aspiraient dans un tourbillon inexorable. Nous avons interprété les symboles et les flèches, les panneaux censés nous indiquer le chemin vers la police ferroviaire, mais nous avons commencé à tourner en rond, ébranlés par le chaos et la peur.

J'ai vu un véhicule de nettoyage balayer près des distributeurs de billets et je me suis précipité pour demander où pouvait bien se trouver la police ferroviaire.

Le préposé, sans me regarder, m'a indiqué la direction avec une main deux fois plus grande que la mienne. J'ai levé les yeux et j'ai vu le panneau. Ils étaient à trente mètres, j'ai pris le bras de Cécilia et nous sommes partis.

J'ai sonné à l'interphone et j'ai eu l'impression que c'était une éternité. Le temps peut-il être aussi cruel ? Quelques secondes peuvent-elles durer toute une vie ?

Une ambulance était garée à l'extérieur, moteur éteint et gyrophares allumés.

"M. et Mme Bozzi ?

"Oui", avons-nous dit à l'unisson.

Le bureau où Liliana était assise était petit, et le ronronnement d'un ventilateur mural était le seul son à part le cliquetis des touches du clavier de l'officier.

"Jésus-Christ tout-puissant, mon amour, que t'est-il arrivé ? Cecilia fondit en larmes et, après avoir prononcé ces mots, courut vers Liliana, qui restait assise, ne lui offrant qu'une étreinte détachée et mécanique.

"On lui a administré du Tavor par voie intraveineuse. Votre fille est sous sédatif, madame. Je vous en prie, asseyez-vous."

Je me suis alors rendu compte que j'étais toujours debout dans l'embrasure de la porte.

Je me souviens des ongles sales de ma fille qui étreignaient Cecilia comme une marionnette. Je n'ai pas reconnu ces mains. Elle avait l'air de sortir d'un camp de gitans.

D'une poigne ferme sur mon coude, quelqu'un m'a guidé jusqu'à la chaise. J'ai obéi comme un chien dressé. Je fixais Liliana, incapable de parler ou de respirer.

Elle regardait le mur et de temps en temps Cecilia, qui avait été invitée à s'asseoir à côté de moi, mais c'était comme si elle ne regardait vraiment rien ni personne.

"Le rapport est terminé", dit brusquement l'officier.

"Eh bien, Settembrini, nous allons le lire. Monsieur et Madame Bozzi, votre fille va mieux. L'ambulance est dehors et a prodigué d'excellents premiers soins. Dès que nous aurons terminé, elle sera transportée à l'hôpital pour un examen complet."

Quand j'étais enfant, j'aimais particulièrement un manège de carnaval : les chaises volantes. C'est toujours moi qui lançais mon ami dans les airs. J'avais une technique infaillible et nous passions des soirées entières à tourner autour parce que je pouvais toujours envoyer quelqu'un là-haut pour attraper l'anneau et gagner un tour gratuit.

Mais à la fin de la soirée, quand je descendais, je devais m'asseoir pendant plusieurs minutes parce que j'avais l'estomac noué. Je m'allongeais sur le banc et laissais le monde tourner autour de moi. J'affichais un sourire idiot et j'attendais que le vertige s'arrête. Aujourd'hui, j'éprouvais la même sensation, le même état d'esprit. J'attendais que cette pièce exiguë et usée cesse de tourner autour de moi, mais ce n'était pas le cas.

Une voix, provenant peut-être du passé lointain de ma jeunesse, ou peut-être d'un présent que je voulais ignorer, m'a appelé par mon nom.

"M. Bozzi, puis-je avoir votre attention ?

Quelqu'un avec ma voix a entonné un oui sinistre.

"Alors permettez-moi de commencer", dit le commissaire. "La jeune fille a été trouvée à l'intérieur de la gare, complètement désorientée, par les patrouilleurs à 6h10 ce matin. Elle a été approchée et, lorsqu'on lui a demandé une pièce d'identité, elle est passée comme si elle n'avait pas entendu la demande. Cette scène s'est répétée trois fois. C'est alors que les agents, craignant pour sa sécurité, ont dû intervenir en lui saisissant le bras. Dès qu'elle a senti le contact, elle s'est mise à crier et à se débattre avec une force absolument disproportionnée ; les caméras de vidéosurveillance de la gare peuvent en témoigner. Après avoir constaté la situation, les gardiens ont dû intervenir plus énergiquement pour maîtriser la jeune fille manifestement désorientée. Une assistance médicale a été rapidement appelée et, à son arrivée, a confirmé les observations des gardiens. Un sédatif a été administré à la jeune fille et, après qu'il a été établi qu'elle ne présentait pas de blessures, de fractures ou d'autres lésions nécessitant une hospitalisation urgente, elle a été transportée ici. Quelques effets personnels ont été trouvés dans le sac à dos de la jeune fille".

Les affaires de Liliana se trouvaient dans une enveloppe sur le bureau du commissaire. Puis il ajoute : "Nous avons retrouvé votre trace grâce à sa carte d'identité. Elle n'avait pas son téléphone portable sur elle." Après ce récit stérile et cruel, exécutant la tâche sans sourciller, il s'est arrêté de parler et nous a regardés.

Il avait des yeux ronds et noirs et nous fixait, attendant une réaction alors que nos vies venaient de se briser, de dérailler comme un train en marche. Maintenant, tout était encore dans cette cabine. J'entendais Cecilia sangloter, elle portait la main à son nez, serrant un mouchoir en papier, je l'entendais pleurer et se lamenter. C'était une plainte lointaine, une litanie venant des cavernes cachées de son âme.

Je pense que c'est à ce moment-là que son corps a décidé d'abaisser ses défenses et de se laisser envahir par une sorte de maladie. Ce qu'elle a vu et entendu était trop fort, même pour elle, et c'est ainsi qu'elle s'est rendue, mais elle ne le savait pas encore.

Je ne suis pas arrogant d'habitude et je n'utilise pas de langage vulgaire, mais j'ai ressenti une envie incontrôlable de me lever, d'attraper le commissaire par le col de son uniforme, de le secouer,

de le frapper au visage et de l'obliger à me dire ce qui était arrivé à ma fille.

J'ai donc dit d'une traite : "Qu'est-ce qui s'est passé, commissaire ?" Il s'est agité un peu nerveusement sur son siège, mais a retrouvé son calme.

"Ce qui s'est passé, comment elle s'est retrouvée au commissariat, si elle était seule ou avec quelqu'un, nous essayons de le découvrir grâce aux images des caméras de surveillance. Nous sommes en train d'examiner les bandes. Ce que nous savons pour l'instant, c'est que Liliana est arrivée à Milan jeudi à 13 heures, par un train direct en provenance de Bologne, et qu'elle s'est rendue directement à l'arrêt de tramway, signe qu'elle avait une destination précise en tête et qu'elle connaissait le chemin pour s'y rendre. Cela nous fait penser que ce n'était pas la première fois".

Cecilia, comme moi, regardait un film qu'elle n'avait jamais voulu voir. Elle secoue la tête, comme pour dire non, ce n'est pas de notre fille qu'il s'agit. Alors qu'il poursuivait son récit, le commissaire Rivola a vu mon malaise grandir, j'exigeais des réponses que ses mots n'apportaient pas. Alors, pour la première fois depuis que nous étions assis devant lui, Rivola a baissé ses yeux ronds et noirs et a prononcé ces mots exacts : "Nous

soupçonnons fortement que Liliana a été droguée et que quelqu'un, profitant de son état d'inconscience, a abusé d'elle. Les analyses de l'hôpital nous diront exactement ce qu'il en est. Je suis désolé, Monsieur et Madame Bozzi. Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire ni savoir de plus."

Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite, mais mes jambes m'ont soulevé instinctivement, j'ai attrapé le porte-stylo et je l'ai lancé contre le mur ; les stylos et les trombones se sont éparpillés dans la pièce, et je ne me souviens pas exactement si le coup de poing que j'ai donné sur la vitre a suffi à la fissurer, mais ce que je sais, c'est qu'il a presque suffi à me fracturer le métacarpe.

"Abusé ! Drogué ! Qu'est-ce que vous racontez, commissaire ?" Chaque mot était ponctué par un claquement de mon poing sur le bureau et la douleur que ma main ressentait à chaque coup. "Qu'est-ce que vous dites ? Où sommes-nous ? Dans un putain de film ? Liliana, dis quelque chose, pour l'amour de Dieu ! Dis au commissaire qu'il a tort."

Mais Liliana n'a rien dit.

J'ai senti la chaleur de la main de Cecilia sur la mienne, elle a essayé de croiser mon regard, mais je n'ai pas pu le retenir, les yeux fixés sur le bureau, attendant qu'elle dise au moins quelque chose,

que tout le monde ici avait perdu la tête et que ce n'était pas possible. Mais elle n'a rien dit. Elle avait toujours une longueur d'avance, dans toutes les situations, et je m'accrochais à sa force, comme je l'avais fait ce maudit jour.

Puis elle a parlé, juste quelques mots, simples, mais durs comme le roc. On ne discute pas avec un rocher. Il suffit de se fracasser contre lui. Tu perds, il gagne. "Luigi, ça suffit maintenant. Liliana a besoin de nous, et tu ne fais qu'empirer les choses. Regarde-la. Arrêtez." Puis elle a continué : "Commissaire, pardonnez mon mari et dites-nous ce que nous devons faire." J'étais vaincue. Un volcan sans lave, un punching-ball vide, inutile. J'ai commencé à faire les cent pas comme un lion en cage, la tête baissée, comme si je reniflais le sol à la recherche d'une échappatoire. Ce qui n'existait pas.

Nous sommes montés dans l'ambulance avec Liliana, qui avait été attachée à une chaise avec des sangles. Pendant le trajet jusqu'à la clinique Mangiagalli, personne n'a parlé, à l'exception du médecin et de l'infirmière, qui se chuchotaient des instructions et des opinions.

Les carreaux sont petits, carrés et bleus, et à part la plinthe blanche, il n'y a pas de distinction entre le sol et les murs. Plus

qu'un service de gynécologie, on avait l'impression d'être dans un aquarium. Je me doutais que tous les étages de l'hôpital et leurs services respectifs devaient donner la même impression : nous étions des poissons tombés dans le filet, attendant que le pêcheur nous remonte et mette fin à l'attente angoissante.

Liliana est à l'intérieur depuis plus d'une heure. J'ai demandé à Cecilia si elle voulait de l'eau ou quelque chose à manger, elle a secoué la tête. Je me suis dirigé vers la machine à café, mais avant de pouvoir insérer les pièces, j'ai entendu le claquement de la barre de poussée derrière moi et je me suis vite retourné : c'était le médecin qui s'occupait de Liliana.

Cecilia était déjà debout, et quand je l'ai rejointe, elle m'a regardée comme si elle me voyait pour la première fois depuis des jours.

"Les parents de Liliana ?" a demandé le médecin en ajustant ses lunettes. Nous avons hoché la tête.

"Liliana a été soumise à des violences pendant plusieurs heures et est restée inconsciente pendant la majeure partie de l'épreuve. Les tests confirment qu'on lui a administré la drogue du viol, également connue sous le nom d'ecstasy liquide. Glissée dans les boissons, cette drogue rend la victime malléable et subjuguée,

provoquant parfois une perte de conscience. Ses caractéristiques la rendent particulièrement adaptée à des fins malveillantes : il s'agit d'une poudre ou d'un liquide incolore au goût salé ou légèrement savonneux et pratiquement inodore".

Elle marque une pause, tousse, puis reprend sur le même ton de conférence médicale : "La substance est soluble dans l'eau et peut facilement être ajoutée subrepticement aux boissons. Dès le quart d'heure suivant l'ingestion, la victime a l'impression d'être ivre, au point qu'elle peut perdre connaissance." Elle dit "ivre" en mimant les guillemets avec ses doigts, puis poursuit : "De plus, à partir du moment où elle est métabolisée, cette drogue provoque une amnésie antérograde : la victime ne se souvient pas de ce qui s'est passé après l'ingestion de la substance. Les victimes peuvent se rendre compte qu'elles ont été agressées, mais elles ne se souviennent pas des détails ni de l'auteur de l'agression. Le prélèvement vaginal nous a permis d'obtenir plusieurs informations".

"Quel genre d'informations ? demande Cecilia. Je n'étais pas sûre de vouloir continuer à écouter. Et j'avais raison.

"Les sévices ont duré des heures et, outre son état physique, son état psychologique me préoccupe", a ajouté le médecin. "J'ai

l'impression qu'au début, elle a dû faire confiance à l'homme, et l'état de choc dans lequel elle se trouve en dépend aussi largement. Attendons que les effets sédatifs du Tavor se dissipent, puis un psychologue ira lui parler ; ensuite, vous pourrez entrer."

"Mais à quel point était-elle droguée ?" J'ai eu la force de le dire.

"Les substances utilisées pour faciliter le viol peuvent avoir des effets sédatifs, hypnotiques, dissociatifs et peuvent même provoquer une amnésie. Des doses normales peuvent provoquer des nausées, un malaise général, des vertiges, de la somnolence et d'autres maux, et des doses plus élevées peuvent entraîner des convulsions, une perte de conscience et, dans le pire des cas, la mort. Dans le sang de Liliana, nous avons détecté une quantité que je qualifierais de très élevée, et nous pouvons donc dire qu'elle était en grave danger".

Panne d'électricité.

"Le médecin a ajouté : "Ce n'est pas tout. À ce moment-là, ma vision s'était brouillée et je ne pouvais plus distinguer son visage. J'avais l'impression que quelqu'un me fouettait jusqu'au sang, avec l'intention de me faire mourir de douleur.

"Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

"Nous devons faire d'autres tests pour écarter la possibilité d'une grossesse.

J'ai dû m'asseoir. J'ai enfoui ma tête dans mes mains. Les bouts de mes chaussures m'ont soudain fascinée. Je rêvais peut-être.

Je n'arrêtais pas de regarder mes chaussures. Je me suis dit qu'il fallait que je m'en débarrasse une fois pour toutes. Elles étaient très révélatrices. On voyait de loin que je n'étais qu'un pauvre travailleur désespéré. Après cette brève et absurde réflexion, un sentiment d'inadéquation m'a envahi. J'ai positionné mes pieds de manière à ce qu'ils soient parfaitement parallèles et alignés avec les lignes de coulis des carreaux bleus.

J'avais besoin d'ordre.

J'étais condamné, j'attendais qu'un pêcheur me sorte de ce marais bleu. Je voulais mourir et finir sur l'étal d'un marché aux poissons. Mais je voulais le faire avec de nouvelles chaussures.

"Quand pourrons-nous la voir ?"

"Le médecin légiste est encore en train de l'examiner. Ensuite, vous rencontrerez le psychologue. Nous vous appellerons. Il faut que vous restiez forte et que vous soyez patiente."

Cecilia pleurait en essayant de bredouiller un remerciement au médecin.

Je suis resté silencieux et j'ai continué à regarder le sol.

"Il faut qu'on sache qui a fait ça", ai-je éclaté en serrant les poings, même si je préférerais le droit, vu la douleur qu'il me causait.

"Liliana nous le dira. Luigi, essaie de te calmer, s'il te plaît."

"Liliana ? Il est probable qu'elle avait une liaison ici à Milan avec quelqu'un, et nous ne savions même pas qu'elle avait mis les pieds dans cette maudite ville, Cecilia !"

"Elle devra nous le dire."

"Elle ne nous dira rien. De toute façon, j'ai déjà une idée de qui cela pouvait être. Tu te souviens de ce porc de professeur ? Celui qui couchait avec ses étudiantes ?"

"Luigi, arrête de parler comme ça."

"Tu te souviens de ce sale porc de professeur de son académie qui avait des liaisons avec ses étudiantes ?"

"Oui, je m'en souviens parfaitement. Il s'appelait Tullio Lauro."

"Ce professeur est de Milan."

"Très bien, le professeur est de Milan. Et alors ? Ça ne veut rien dire, Luigi. Rien du tout."

"Cela signifie beaucoup pour moi, Cecilia."

Le lendemain, je suis retourné chez le commissaire Rivola, qui n'avait pas l'air très content de me voir.

"Monsieur le Commissaire, il faut que je vous parle."

"Bonjour, M. Bozzi, comment va votre fille ?"

"Liliana va s'en sortir, mais je veux savoir si vous avez trouvé le coupable."

Le commissaire sourit comme on sourit à un enfant qui prétend qu'il y a dix jours dans une semaine.

"M. Bozzi, nous devons repartir de zéro, reconstituer les mouvements de votre fille, cela prendra du temps et ce ne sera pas facile.

"Je sais qui l'a fait", ai-je déclaré, cherchant en moi un courage que je ne possédais pas.

"Je vous demande pardon ?"

"Ce que j'ai dit. J'ai dit que je savais qui avait violé ma fille."

"Alors dites-le-moi."

"Tullio Lauro."

"Et ce nom devrait-il avoir une signification pour moi ?"

"Peut-être oui, peut-être non. Ça dépend si vous avez regardé les infos récemment."

"Je regarde toujours les nouvelles."

"Vous avez dû entendre parler de ce professeur à Milan qui a été licencié parce qu'il avait, non pas une, mais plusieurs liaisons avec ses étudiantes ?"

"Non, je suis désolée, mais ça ne me dit rien."

"Alors, faites vos recherches et gardez une chose à l'esprit."

"Qu'est-ce que c'est ?"

"Tullio Lauro était l'un des professeurs de Liliana."

"Monsieur Bozzi, vous savez mieux que moi qu'il ne s'agit que de conjectures sans fondement. Nous ferons des vérifications, mais les enquêtes ne peuvent pas se baser sur ce genre de déductions."

"Promettez-moi de trouver où était le professeur Lauro l'autre nuit", lui dis-je en lui tendant ma main qui, je crois, tremblait à ce moment-là.

"Je le promets", me rassure-t-il en me serrant la main à son tour.

Nous avons passé encore vingt jours à Milan, et chaque matin, en ouvrant les yeux, je me suis promis que c'était la dernière fois

que je mettais les pieds dans cette ville. C'était la promesse la plus vide que je pouvais me faire ; je ne pouvais pas le savoir à ce moment-là, mais dans ces moments-là, dans cette chambre d'hôtel, allongé entre ces draps, sur cette moquette, tout ce que je pouvais faire, c'était espérer que tout serait bientôt fini.

Cecilia est restée aux côtés de Liliana, même la nuit, et le matin, lorsque j'allais leur apporter des croissants chauds et quelque chose à boire, elle me disait que le sommeil de notre fille était agité. Des sentiments confus et épouvantables apparaissaient constamment dans son esprit, surtout la nuit, sous forme d'images, de pensées, de perceptions ou de cauchemars.

"Parfois, son esprit revit inconsciemment les violences qu'elle a subies ; son état d'inconscience ne lui a pas permis de former des souvenirs ou des images clairs, ce qui accroît sa détresse, Luigi. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle : laquelle veux-tu entendre en premier ?"

"Il n'y a pas de bonnes nouvelles pour moi, Cecilia", ai-je marmonné.

"Ne sois pas si pessimiste, Luigi, il y a une bonne nouvelle, c'est que les dernières analyses montrent qu'elle n'est pas enceinte.

Je n'ai rien dit. C'était une issue que j'avais évidemment exclue dès le départ, donc cela ne me rassurait pas.

"D'accord, quelle est la mauvaise nouvelle ?" J'ai simplement dit.

"Les médecins, Luigi, disent que si elle n'est pas traitée correctement, elle risque de développer une maladie chronique.

"Qu'est-ce que tu veux dire ?" J'ai demandé.

"Je veux dire qu'elle pourrait être comme ça pour toujours."

"Pour toujours ?"

"Pour toujours, Luigi."

Un lundi pluvieux d'octobre, Liliana est sortie de l'hôpital. Cet aquarium nous a expulsés, avec un diagnostic de stress post-traumatique sévère. Le traitement ? Un cocktail de psychotropes et de tranquillisants, et la forte recommandation de trouver à notre fille un bon spécialiste, surtout pour les premiers mois. Nous avons roulé sur l'A7 en direction de Gromi presque en silence. Dans le rétroviseur, j'observais Liliana. Je crois que j'ai passé plus de temps à la regarder qu'à regarder la route ; c'était elle, mais en même temps, ce n'était pas elle. Je cherchais ma Liliana dans les yeux noirs de cette fille assise sur la banquette arrière, où je ne distinguais qu'une faible lumière, constante, mais vide.

Cecilia, qui regardait par la fenêtre, était également pâle et semblait avoir vieilli, ce qui était effectivement le cas. Son corps avait déjà commencé à abandonner la vie ; elle, qui avait toujours été mon roc, forte, stable et inébranlable, avait commencé à s'effondrer de l'intérieur. Je ne pouvais que regarder, impuissant, ce qui se passait. Je regardais Liliana et j'imaginai le commissaire Rivola et son équipe de policiers pénétrant dans la maison de ce maudit professeur.

"Tullio Lauro ?

"Oui, c'est moi, que voulez-vous ?"

"Vous êtes en état d'arrestation."

J'imaginai les gros titres. Le professeur de Milan est un monstre, il viole son ancienne élève. Il ne pouvait pas s'en tirer comme ça, il avait ruiné la vie de ma petite fille, la vie de Cecilia et la mienne. Le mois d'octobre a filé à toute allure et novembre est arrivé comme la méchante sorcière d'un conte de fées, se tenant aux portes d'un village dont les habitants sont inconscients, son manteau lourd de misère. Liliana n'allait pas mieux. Ma femme consultait fréquemment le médecin qui la soignait à Milan, mais il n'y avait pas grand-chose à faire, si ce n'est poursuivre la thérapie, être patient et prier, ajoute Cecilia.

Nous passions de nombreuses nuits éveillés, réveillés par les cris ou les gémissements de Liliana, incapables de nous rendormir, assaillis par les pensées et la certitude croissante que nous ne retrouverions jamais notre vie d'avant. Vers la fin du mois de novembre, j'ai tenté de poser la question à Liliana pour la première fois.

Je m'étais préparé. C'était l'heure du déjeuner et Cecilia était aux fourneaux. J'étais assis à la table, faisant semblant de regarder la télévision. Lorsqu'elle m'a rejoint à table, je l'ai regardée et j'ai essayé de sourire. Je ne pense pas que ce soit mon meilleur sourire. Je me suis raclé la gorge. Cécilia savait ce que j'allais faire. Elle ne s'est pas retournée pour me faire face, mais elle a arrêté ce qu'elle faisait, et je pense qu'elle a même arrêté de respirer. J'ai rassemblé mon courage et je lui ai dit : "Liliana, ma fille chérie, maman et moi sommes très heureux de te voir ici avec nous, mais nous sommes aussi très inquiets. Nous savons que tu nous aimes et c'est pourquoi tu dois nous aider, mon amour. Dis-nous le nom de la personne qui t'a fait du mal cette nuit-là, s'il te plaît".

Ses grands yeux noirs étaient fixés sur les miens. Elle ne se contentait pas de me regarder, elle m'écoutait attentivement. Pendant un instant, tout mon corps a tremblé à l'idée qu'elle

pourrait me répondre, qu'elle pourrait mettre fin au tourment qui tourmentait ses parents jour et nuit, que nous pourrions enfin faire la lumière sur ce qui s'était passé, obtenir justice et trouver ce salaud. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru voir une lueur au fond de ses iris noirs, comme un astronaute perdu dans le vide immense et silencieux de l'espace.

L'instant fut brisé lorsqu'elle baissa le regard et commença à tripoter ses doigts. La corde raide s'est rompue et je suis tombé, complètement vaincu. C'était une chute silencieuse et étouffante. J'ai attrapé la main de Cecilia. Je ne pouvais pas affronter cela seul.

Je n'étais pas prêt à l'affronter seul. Mais je devrais bientôt apprendre à être forte. Finalement, Liliana n'a pas dit un mot. Cecilia a apporté les assiettes de nourriture à la table.

Je ne comprenais pas comment notre fille pouvait protéger ce sale type. L'avait-il menacée ? Avait-il menacé de nous faire du mal, et le couvrirait-elle pour nous protéger ? Je ne pouvais rien faire. Cecilia, pour sa part, n'avait jamais accordé le moindre crédit à ma théorie sur le professeur Lauro ; bien qu'il soit un pervers, nous n'avions aucune preuve pour l'incriminer, et c'était un fait. Mais je sentais qu'il y avait plus que cela, et je savais que le

commissaire Rivola ne tarderait pas à me donner raison. Je n'en doutais pas.

Milan, le retour

Je suis sorti de l'A7 près de Sant'Ambrogio et j'ai cherché un café pour pisser, prendre un café et demander des informations.

"Un café long, s'il vous plaît."

"Quelque chose à manger ?"

"Un croissant à la crème."

"Très bien, j'arrive tout de suite."

"Excusez-moi, Madame."

"Oui ?"

"Je cherche un hôtel bon marché dans le coin, vous en connaissez un ?"

"Il y a plein d'endroits où loger par ici, mais si vous ne voulez pas aller trop loin, il y a le Boston, à deux rues d'ici. C'est un hôtel trois étoiles, si je me souviens bien."

"Très bien, j'essaierai, merci."

Chambre 104, salle de bain attenante. Premier étage. La première chose que j'ai faite a été de m'asseoir sur le lit pour tester le matelas. Le papier peint était jauni, mais je ne pouvais pas

m'attendre à mieux, la fenêtre était assez grande et donnait sur la rue principale. Le Boston Hotel avait connu des jours meilleurs, cela ne fait aucun doute, et même le réceptionniste semblait correspondre à l'ambiance délabrée, mais pour moi, c'était parfait : ce n'était pas cher, j'avais un toit au-dessus de ma tête, une salle de bain et un lit. Je n'avais besoin de rien d'autre.

J'ai ouvert ma valise et pris le savon. J'avais besoin de me rafraîchir avant de sortir. Lorsque le téléphone a sonné, j'étais déjà dans la salle de bains. Le voilà, me dis-je. En me séchant le visage avec la serviette, j'ai jeté un coup d'œil à l'écran, c'était lui, ça ne pouvait être personne d'autre à cette heure-là. J'ai pris une grande inspiration. J'ai décidé de le rappeler pour l'affronter immédiatement sans attendre, il a répondu dès la première sonnerie.

"Luigi.

"Aldo.

Il y eut une pause, suffisamment longue pour que je soupçonne que la ligne avait été coupée.

"Où es-tu ?"

"Où t'ai-je dit que j'allais ?"

"Pourquoi ?"

"Tu le sais déjà."

"Dis-moi où tu es et je viendrai te chercher."

"Absolument pas."

"On peut trouver une autre solution. Tu as des frais de scolarité à payer, ne l'oublie pas."

"Comme si je pouvais l'oublier. Cette idée me ronge, Aldo."

"Luigi, tu as raison d'être en colère, mais tu ne résoudras rien de cette façon."

"Je n'ai rien à perdre, Aldo."

"Ce n'est pas vrai, Luigi, et tu le sais."

"Aldo, je n'ai jamais fait une seule bonne chose dans ma vie. Sans Cecilia, j'aurais été un raté. Sans Cecilia, j'aurais été un échec complet. Maintenant, je suis seul. Elle est partie. Liliana est coincée dans cette clinique, et ce salaud profite de sa vie. Il est temps de faire quelque chose."

"Luigi, tu ne peux rien faire d'autre que d'essayer d'aider Liliana."

"Oui, au lieu de cela, je dois me venger. C'est quelque chose que je peux faire."

"Cecilia ne voudrait pas ça."

"Tu n'as pas connu Cecilia jusqu'au bout, c'était une battante, elle approuverait plutôt mon plan."

"Ne dis pas de bêtises. Cecilia ne t'aurait jamais laissé penser de telles choses."

Ses mots m'ont frappé de plein fouet. Il avait raison.

J'ai raccroché.

J'ai enfilé mon manteau, j'ai pris l'argent et je suis sorti.

Le réceptionniste est resté dans la même position et la même expression qu'auparavant ; je lui ai laissé la clé de la chambre sur le comptoir, mais il n'a pas bougé d'un poil.

Milan m'accueillit par une matinée un peu grise. Une pluie fine tombait et les voitures qui passaient soulevaient de fines gouttelettes sur la route.

Je n'avais pas pensé à prendre un parapluie et je n'avais même pas de chapeau ou de capuche. C'est idiot.

Je devais trouver un endroit avec un ordinateur et un accès à Internet, mais ma seule stratégie était de marcher jusqu'à ce que je tombe sur un endroit.

En errant comme une âme perdue, j'ai remarqué un kiosque à journaux sans personne à l'intérieur.

"Voyons voir... Non, c'est difficile d'en trouver un par ici. En général, ils sont au centre-ville ou près de l'université."

"Je vois, et ils sont loin ?"

"Eh bien, oui, si vous devez marcher. Vous feriez mieux de prendre le bus 98. Il s'arrête ici et va jusqu'à Via Giambellino."

"Via Giambellino". J'ai répondu.

"Oui, Via Giambellino, vous avez besoin de l'écrire ?"

"Non, merci, je m'en souviens."

"Avez-vous un ticket de bus ?"

"Non."

"Combien ?"

"Deux."

"Voilà."

"Merci."

"Voilà."

Les cahots de la route et le balancement du bus m'ont presque endormi lorsque j'ai atteint le dernier arrêt. Le chauffeur a coupé le moteur, ouvert sa porte et est sorti. Je l'ai suivi peu après, et dès que je suis descendu du bus, j'ai réalisé que le paysage urbain avait changé. Les grands espaces verts et les routes fluides avaient disparu

au profit d'une vaste étendue de béton et d'immeubles de sept étages.

J'ai marché pendant environ un demi-kilomètre et j'ai trouvé sur ma gauche un panneau délabré indiquant "Centre de services, point Internet". C'était un endroit minuscule, pas plus de vingt mètres carrés, rempli de postes informatiques. J'ai payé pour une heure et je me suis assis. Je me suis creusé la tête pour me souvenir de l'icône à cliquer pour ouvrir le navigateur, comme Giacomo, le fils d'Aldo, me l'avait montré. J'ai regardé la page blanche du moteur de recherche, attendant mes instructions.

Le curseur clignote.

J'ai rapproché ma chaise du clavier et, avec mon index droit, j'ai commencé à taper : l e o n a r d o u r r i et j'ai appuyé sur la touche "Entrée".

Nous y voilà. Nous nous rencontrons à nouveau, me suis-je dit. Le premier résultat de la recherche était le site de sa fondation, Les enfants heureux. Je me souviens que Giacomo m'avait dit de déplacer le pointeur sur la page que je voulais ouvrir et de cliquer dessus, mais je ne me souvenais plus si c'était une ou deux fois. J'ai cliqué deux fois, par sécurité.

Je n'avais pas vu beaucoup de sites web dans ma vie avant ce matin-là. Quoi qu'il en soit, une photo est apparue d'un homme souriant avec un enfant noir sur les épaules et un enfant blond dans les bras. Ce devait être lui.

La recette contre la pauvreté, c'est VOTRE générosité, proclamait le slogan juste en dessous. Bien sûr, Monsieur Urri. Je serai très, très généreux, dès que j'aurai trouvé comment vous procurer ce fichu argent, me suis-je dit. C'est alors que j'ai vu un bouton dont la signification ne laissait aucun doute : faites un don maintenant. Il ne me restait plus qu'à cliquer dessus. J'avais l'argent en poche. Comment pouvais-je faire un don en cliquant sur un bouton à l'écran ? Heureusement, cela s'est avéré plus facile que prévu... Comment allais-je faire un don en cliquant sur un bouton sur un écran ? Heureusement, j'ai découvert que c'était plus facile que prévu. La page contenait l'IBAN, le nom du compte et la référence du paiement. J'ai demandé un stylo et du papier et j'ai soigneusement recopié toutes les informations. De retour à l'extérieur, je me suis mis à la recherche d'une banque. Je voulais effectuer le dépôt le plus rapidement possible et j'en ai trouvé une à quelques rues de là.

"J'ai besoin de faire un dépôt, en fait, c'est un don."

"Combien allez-vous donner ?"

"Ici.Cinq mille euros."

La guichetière m'a regardé, puis a glissé l'argent dans la caisse.

"Que dois-je mettre comme référence ?" a-t-il demandé.

"Don libéral, Luigi Bozzi, et veuillez ajouter ce numéro de téléphone". Je lui ai montré mon numéro de téléphone inscrit sur un bout de papier.

"Quand le reçu sera-t-il disponible ? ai-je demandé.

"Au plus tard dans les 48 heures, donc dans les deux jours au maximum.

Je suis sorti de la banque avec une étrange sensation de vertige. J'étais un peu étourdi et je suis allé m'asseoir sur un banc à proximité. J'avais pratiquement vidé mon compte en banque, déjà bien maigre.

Il y avait quelques personnes âgées qui traînaient avec leurs aides-soignants, quelques pigeons et moi. J'ai instinctivement tapoté la poche de ma veste où je gardais mon téléphone. J'anticipais déjà l'appel, alors qu'une heure ne s'était pas encore écoulée depuis le don.

Je me suis dit que je jouais tout, mais que cette fois-ci, ce n'était pas une foutue machine à sous qui me pompait mon

argent, c'était un pari avec moi-même, et que peut-être, juste peut-être, je pourrais faire une bonne chose dans ma vie : venger Liliana.

J'ai compris que tout ce que je pouvais faire maintenant, c'était attendre. J'avais Milan devant moi, et je n'avais aucune idée de ce que je devais en faire. Je pouvais errer sans but et me donner tout le temps nécessaire pour réfléchir : que ferais-je si Urri n'appelait pas ? Quelle histoire inventerais-je ? Devrais-je admettre qu'Aldo avait raison ? Puis je me suis demandé ce que je faisais à Milan. Pourquoi étais-je venu à Milan ? J'aurais pu trouver un point Internet à Gromi, faire le don dans une banque de Gromi et attendre. Je me suis sentie idiote. J'avais déjà payé l'hôtel pour une semaine. Qu'est-ce qui m'a pris ?

Urri n'attendait pas M. Luigi Nobody Bozzi et sa somme dérisoire. Quel idiot j'étais !

Je décide de prendre un sandwich et de rentrer à l'hôtel. Mon envie de me promener dans Milan s'était évanouie. Heureusement, il y avait déjà assez d'idiots dans les rues de la ville. De retour dans ma chambre un peu plus tard, mon dos me confirma que le lit n'était pas si mal. Mes yeux se fermèrent. L'idiot avait besoin de se reposer.

Quand je me suis réveillé, ce n'était plus la lumière du jour qui passait par la fenêtre, mais la lueur des lampadaires. Ma bouche avait un goût de coton. J'étais affamé et j'avais soif. Plutôt que de sortir du lit, j'ai traîné mes pieds nus sur la moquette, ce qui m'a un peu dégoûté. Après une douche, je revenais lentement à la réalité. Et plus j'avancais, plus je réalisais à quel point ce sommeil soudain et profond m'avait rechargé. J'ai jeté un coup d'œil à mon téléphone. Pas de messages, pas d'appels. Il fallait que je mange un morceau. Peu après, je suis sorti dans la rue et j'ai commencé à marcher d'un bon pas. Quelques heures plus tôt, je me sentais comme un idiot ; maintenant, j'étais un idiot bien reposé mais affamé. La situation n'avait pas changé. Le sentiment de malaise s'accrochait à moi comme un tatouage. Je n'étais personne, je n'étais pas à ma place, j'errais dans des rues que je ne connaissais pas, j'attendais un coup de fil qui ne viendrait probablement jamais.

Bravo, Luigi. Tu es une vraie bête de somme.

C'est mon odorat, avant la vue, qui m'a sorti de mes pensées. C'était l'arôme incomparable de la pizza - pas seulement la tomate, l'origan, la mozzarella, l'huile et la pâte, mais la fusion alchimique de tous ces ingrédients et d'autres encore ; c'était l'odeur du bois

brûlant dans le four. C'était presque cathartique. Je suis entré et j'ai immédiatement commandé un quattro stagioni avec double mozzarella et deux bières.

Je me suis attardé sur ma deuxième bière à la table.

"Cette pizza était vraiment bonne", ai-je dit au type qui continuait à les distribuer.

"Tu l'as aimée ?

"Oui, c'était super. Depuis combien de temps es-tu pizzaïolo ?"

"Deux ans."

"D'où venez-vous ?"

"Je suis sénégalais. Je suis en Italie depuis cinq ans."

"Je m'appelle Luigi. Enchanté."

"Ali."

J'étais content d'avoir découvert la pizzeria à emporter d'Ali.

J'ai acheté une troisième bière et je suis parti.

J'ai eu une envie inhabituelle de marcher. J'ai été attirée par la lumière rouge clignotante de ce qui ressemblait à une boîte de nuit. Elle se trouvait de l'autre côté de la rue. De loin, on aurait dit le contour illuminé d'un verre avec une paille. En m'approchant, j'ai réalisé qu'il ne s'agissait pas d'un verre, mais d'une sorte de pin-up avec une cigarette. Je l'ai regardé encore quelques secondes,

puis je me suis surpris à pousser la porte. J'avais entendu parler de ces endroits par les jeunes de l'usine. Je les avais toujours jugés sévèrement. Ils restaient dehors jusqu'à l'aube, gaspillant leur argent en alcool et en femmes. Maintenant, j'étais à l'intérieur, et les basses de cette musique étrange faisaient voler en éclats toute la culpabilité que j'avais pu ressentir. Les murs du club étaient décorés d'affiches et de photographies au contenu explicite, tandis que des écrans diffusaient des vidéos érotiques pour stimuler l'imagination. Il y avait un bar dans un coin, et sur la petite scène, un spectacle burlesque battait son plein.

Je dis au barman : "Donnez-moi un de ces trucs", en indiquant la troisième ligne du menu. Je n'avais aucune idée de ce que c'était, mais j'étais sûr que c'était alcoolisé. J'ai avalé une gorgée avec gourmandise et j'ai commencé à regarder autour de moi. Le club s'est mis à tourner. Il y avait des filles presque nues enroulées autour de poteaux, simulant des actes obscènes, des hommes à quelques centimètres d'elles, maladroits, avec un sourire niais plaqué sur le visage. J'ai dû avoir ce sourire aussi, me suis-je dit en me tâtant le visage. Je suis restée là, assise pendant des heures. Je n'ai même pas essayé de descendre du tabouret, car je ne pensais

pas pouvoir rester debout. J'ai commandé un autre verre - ce serait le dernier.

"Monsieur. Hé, monsieur."

"Oui ?"

"Nous sommes sur le point de fermer. Vous devez boire et sortir."

C'était l'un des videurs, mais au début, j'ai eu l'impression que c'était une boule de billard qui me parlait. Il avait un crâne parfaitement rasé et brillant, sur lequel se reflétaient les lumières. J'ai regardé sa tête brillante tout en essayant de marmonner dans ma bouche sèche comme du coton : "Bon, je vais y aller maintenant."

J'ai titubé vers la sortie. Dehors, l'aube se levait et mes oreilles bourdonnaient si fort que je voyais les voitures passer mais ne les entendais pas. Même les voix des dernières personnes qui partaient, comme moi, semblaient provenir d'une pièce dont la porte était fermée.

Ma vessie était sur le point d'exploser. Je devais retourner à l'hôtel, mais je n'avais aucune idée de comment. J'ai commencé à marcher pour voir si je pouvais le faire sans me planter sur le trottoir.

Le matin semblait pressé d'arriver ce jour-là, et plus la lumière apparaissait, plus les ombres dans la nuit de mon esprit commençaient à se dissiper. Stupide et pervers aussi, ai-je pensé. Lorsqu'un taxi est enfin passé, j'ai eu la chance de pouvoir le signaler.

Assis à l'arrière, j'ai essayé de desserrer ma ceinture sans que le chauffeur s'en aperçoive. J'étais vraiment sur le point de me pisser dessus.

Stupide, pervers et incontinent.

"Où allez-vous, monsieur ?"

"L'hôtel Boston."

"Connaissez-vous l'adresse exacte ?"

"Je ne m'en souviens pas. Emmenez-moi près de Sant' Ambrogio, et je trouverai."

"Ne vous inquiétez pas, je la trouverai sur le GPS."

Les routes étaient encore relativement dégagées et je me suis retrouvé devant l'hôtel une dizaine de minutes plus tard. J'ai payé le prix de la course et je suis entré.

L'être inanimé de la veille n'était pas à la réception. Au lieu de cela, il y avait un jeune homme, pratiquement endormi sur ses pieds. J'ai pris ma clé et j'ai pratiquement couru dans les escaliers,

aussi vite que quelqu'un peut courir quand il a du mal à se retenir. J'ai vidé ma vessie, et avec elle, j'ai libéré ce sentiment d'oppression que je traînais depuis que j'avais quitté ce maudit club.

Je me suis traîné jusqu'au lit et, comme l'après-midi précédent, j'ai regardé le plafond jauni.

J'ai à peine eu le temps de dire - ou du moins, j'ai cru dire - Pardonne-moi, si tu le peux, Cécilia, avant de m'endormir.

Il était un peu plus de onze heures du matin lorsque la vibration du téléphone dans ma poche m'a ramené à la réalité de la manière la plus abrupte qui soit. Cette fois, ce n'est pas ma vessie qui était sur le point d'exploser, mais ma tête. J'ai sorti mon téléphone. C'était Aldo.

"Aldo", ai-je dit en essayant de faire croire que j'étais réveillé.

"Luigi, nous attendions ton appel hier soir.

"Pourquoi ?"

"On s'inquiétait pour toi."

"C'est vrai, tu me connais. J'ai laissé mon téléphone dans la chambre. Je suis allé me promener, et quand je suis revenu, il était trop tard pour appeler."

"Tu dormais ?"

"Qui, moi ? Non."

"Tu as un rhume ?"

"Aldo, je vais bien. Je suis dans ma chambre, sur le point de sortir."

"Qu'as-tu fait hier ?"

"Rien d'important."

"Quels sont tes projets pour aujourd'hui ?"

"Rien de spécial."

"Et que fais-tu à Milan, alors ?"

"Tu sais pourquoi."

"Luigi, tu ne fais que perdre du temps et de l'argent. Pourquoi ne reviens-tu pas à Gromi ? Nous parlerons, nous essaierons de trouver une solution ensemble."

"Aldo, je dois y aller. Je t'appelle ce soir."

J'ai raccroché sans attendre de réponse.

J'ai vérifié mon téléphone pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autres appels ou messages. Je n'ai rien trouvé. J'avais besoin d'une douche. Je devais me débarrasser de la sueur et de la culpabilité. Ensuite, je pourrais essayer de réfléchir et de prendre quelque chose contre ce mal de tête.

Le type de la réception s'est avéré plus bavard mais aussi beaucoup plus indiscret que son collègue inanimé.

"Bonjour, Monsieur Bozzi !Vous vous êtes couché tard hier soir, hein ?"

"Oui."

"Vous allez déjeuner ?"

"Oui."

"Vous avez un endroit en tête ?"

"Non."

"Jetez un coup d'œil à cette brochure.Elle répertorie quelques petits restaurants où l'on peut manger bien et pas cher.Celui-ci est tout près.Il s'appelle Aldo's."

"Aldo's ?"

"Oui."

"Non, je pense que je vais marcher un peu plus loin."

"Parfait.Eh bien, à environ un kilomètre d'ici, il y a une autre trattoria, le Roi de Pique.Ils font d'excellents steaks."

"Super, je pense que je vais y aller."

"Bon appétit !"

Le type indiscret et bavard de la réception avait raison. J'ai mangé une côte de veau, saignante, comme si je n'avais pas mangé depuis longtemps. Ils ont aussi eu la gentillesse de me donner quelque chose pour mon mal de tête.

Je suis retourné à mon 104 qui, entre-temps, commençait à acquérir une certaine familiarité.

Le téléphone était silencieux, la note de crédit était-elle arrivée à la fondation ? Que dois-je faire ? Attendez, mais où ? Cela valait la peine de retourner à Gromi. Quel était l'intérêt de ce séjour forcé à Milan ? Risquais-je de me retrouver à nouveau dans un club à l'enseigne brillante ? Pour l'hôtel, j'aurais demandé le remboursement des jours restants. Le type de la réception semblait raisonnable.

J'ai essayé de faire un bilan, il n'a pas fallu longtemps pour voir le grand signe moins, clignotant en rouge comme la pin-up sur le panneau la nuit précédente.

Pendant ce temps, le téléphone s'est mis à sonner. Je pensais que c'était Aldo, après tout, c'était presque le soir. Sur l'écran, il n'y avait pas son nom, mais un numéro. J'ai pensé qu'il s'agissait de la fondation et je me suis empressée de répondre.

"Bonjour, c'est bien M. Luigi Bozzi ?"

"Oui, c'est moi, Bozzi Luigi. Qui est à l'appareil ?"

"Villa delle Margherite, Monsieur Bozzi. Je vous passe le bureau de la comptabilité."

J'ai respiré profondément. Si profonde que la puanteur de l'humidité est entrée dans tous les recoins de mes vieux poumons.

"Monsieur Bozzi, bonjour, je vous appelle parce que nous avons vu que vous avez reçu notre lettre de rappel. Avez-vous des questions à ce sujet ?"

"Non, aucune question."

"Le contenu était-il clair ?"

"Oui, tout à fait clair, j'ai deux mois à partir de la réception."

"Parfait. Bien sûr, nous sommes prêts à vous rencontrer avec d'autres versements, l'important est que vous nous montriez votre volonté d'entamer le recouvrement de la dette."

"Bien sûr, j'ai la volonté, il s'agit de ma fille."

"Nous le savons, Monsieur Bozzi. Mais nous faisons notre travail dans ce bureau."

"Oui, j'en suis bien conscient."

"Avez-vous pensé à un plan de retour ?"

J'ai cru un instant qu'ils parlaient du voyage de retour de Milan.

"Non. Je dois en discuter avec le consultant", ai-je menti.

Je dois en discuter avec le consultant", ai-je menti.
Pourriez-vous nous tenir au courant, s'il vous plaît ?"

"Bien sûr, je le ferai."

"Au revoir, M. Bozzi."

J'ai jeté le téléphone sur la table de chevet, je me suis allongé sur le lit et, tandis que Morphée prenait possession de moi, j'ai décidé que je retournerais à Gromi le lendemain matin. Encore un trou dans l'eau de l'homme stupide, pervers et incontinent que j'étais devenu.

La porte s'ouvrit sans un bruit. C'était Liliana, marchant pieds nus et me regardant sans un mot en venant s'asseoir sur mon lit dans la chambre 104.

"Qu'est-ce que tu fais ici, ma chérie ?"

"J'attends, papa."

"Qu'est-ce que tu attends ?"

"Que tu m'appelles."

"Pourquoi devrais-je t'appeler ?"

"Parce que je me marie demain."

"J'ai oublié de t'appeler, mais je viendrai, avec qui te maries-tu ?"

"Avec le seul homme qui me reste, avec toi."

Il s'est mis à pleuvoir.

"Je n'ai ni parapluie, ni capuche, ni imperméable, je suis vraiment stupide. Viens sous les couvertures ou tu risques de tomber malade, Liliana."

"Mais je suis déjà malade, papa. Maman dit que je vais bientôt guérir."

"Où est maman ?"

"Elle attend que tu reviennes."

"Mais je ne suis jamais partie."

"Tu n'es plus là, papa. Qu'est-ce que tu fais ici, papa ?"

"Je cherche quelqu'un, ma chérie."

"Il n'y a personne ici, papa, réponds au téléphone."

"Mais personne ne m'appelle."

"Ce n'est pas vrai, écoute bien. Maman dit que je vais bientôt guérir."

"Où est maman ?"

"Elle attend que tu reviennes."

"Mais je ne suis jamais parti."

"Tu n'es plus là, papa."

"Mais je suis là."

"Tu n'as jamais été là, papa, et maintenant tu ne peux pas te rattraper, c'est trop tard."

"Il n'est jamais trop tard, Liliana."

"Si, c'est trop tard."

"Non, ce n'est pas trop tard."

"Tu aimes maman ? Je l'aime. Elle dit que je vais bientôt guérir. Tu sais où est maman ? Elle attend que tu reviennes."

"Liliana, viens sous les couvertures, tu vas te mouiller, il pleut là-haut.

Liliana s'est levée, le matelas a bougé et j'ai tremblé comme un bébé dans son berceau.

J'ai ouvert grand les yeux : la chambre était encore sombre, le reflet des lampadaires pénétrait les lamelles des volets à demi fermés.

J'ai regardé l'horloge, 3h29. J'ai eu l'impression que le col de mon pyjama était mouillé, je l'ai touché. Ce n'était pas une sensation. J'ai descendu ma main droite au niveau de ma poitrine, mouillée. J'ai retourné les couvertures, je suis sortie du lit, j'ai rampé jusqu'à la salle de bains et j'ai ouvert la douche sans attendre que l'eau soit chaude. C'est ce que je voulais : être frappé. Et que ce soit quelqu'un ou quelque chose, je m'en moque, c'est l'eau froide qui l'a fait cette nuit-là et j'en ai été reconnaissante. Merci, eau. Maintenant, frappez-moi. Écoutez-moi. Je suis là, je

ferme les yeux, je lève la tête, je me laisse submerger. L'important, c'est que tu sois froide pour que je sente chaque goutte qui touche ma peau, la peau d'un vieil homme stupide, pervers et incontinent. Je suis resté immobile, suffisamment longtemps pour commencer à trembler. Je suis sorti. Je me suis séché. Je suis retourné au lit. Ma peau était froide. Je me suis blottie sous les couvertures. Je me suis rendormi.

Je n'ai plus rêvé.

Quand j'ai rouvert les yeux, il faisait jour. J'ai maintenu ma décision. Je retournerais à Gromi. Qu'est-ce que je faisais à Milan ?

J'ai fait ma valise du mieux que j'ai pu, je n'avais même pas touché aux livres d'Urri, ils étaient là, à côté de mes chaussettes.

Le garçon indiscret, logorrhéique et poli m'attendait à la réception.

"Monsieur Bozzi, bonjour ! Vous avez bien dormi ?"

"Oui, merci, comme un bébé."

"Oh, en fait, la direction a récemment changé les matelas, nos clients sont contents."

"Je devrais quitter la chambre", ai-je dit pour abrégé.

"Tu as décidé de partir plus tôt ?"

"Oui."

"Mais pourquoi ? Il n'a pas aimé être avec nous ?"

"Non, c'est plutôt pour des raisons personnelles."

"Je vois, remplissez ce formulaire, s'il vous plaît, pendant ce temps je vais vous imprimer la facture."

"Puis-je connaître votre nom ?" lui ai-je demandé.

"Je m'appelle Francesco", me répond-il, heureux de cette question.

"Francesco, le stylo n'écrit pas.

Avec un nouveau stylo, j'ai commencé à remplir le formulaire et je me suis dit que c'était reparti pour un tour. Je n'avais rien conclu. Je me rétractais, comme lorsque le syndicat FiGromit m'a proposé de faire partie du conseil d'administration : j'ai d'abord accepté, puis refusé. Cécilia en a été blessée, elle a dit que j'avais le caractère bien trempé pour entreprendre cette expérience, mais je me sentais inapte, exactement comme je le sentais à ce moment précis.

"Voilà, Monsieur Bozzi", dit cordialement Francesco. Il posa la facture sur le comptoir, à côté du formulaire que j'étais en train de remplir ; j'avais presque terminé lorsque le téléphone se mit à vibrer.

Aldo était un putain de têtue, pire que moi. J'ai arraché le téléphone de ma poche, je m'apprêtais à lancer une réplique du genre je retourne à Gromi, content ? Maintenant je vais fermer, je dois payer la note d'hôtel. Mais je ne l'ai pas fait. Je ne l'ai pas fait parce que ce n'était pas Aldo. Mais un numéro inconnu. La clinique m'avait déjà appelé la veille : ils exagéraient vraiment.

"Bonjour", ai-je grogné sur le ton le plus grossier qui soit.

"Bonjour, c'est bien M. Luigi Bozzi ?

"C'est moi, qui est-ce ?"

"Je vous appelle de la Fondation des Enfants Heureux, Monsieur Bozzi. Vous avez fait un don avant-hier, n'est-ce pas ?"

"Oui", ai-je confirmé en m'appuyant sur le comptoir de la réception.

"Très bien Monsieur Bozzi, nous vous remercions du fond du cœur. Il y a quelqu'un qui veut vous parler, pouvez-vous patienter ?"

"Oui, bien sûr.

J'ai fait signe à Francesco d'attendre, je suis sorti dans la rue pour m'assurer que le téléphone décrochait bien et pour détourner son regard curieux de moi. Je suis restée plusieurs

minutes en attente, écoutant en fond sonore une musique classique dont j'ignorais le compositeur.

"Luigi Bozzi ?

"Oui, c'est moi.

"Bonjour, je suis Leonardo Urri."

"..."

"Allô ? Vous m'entendez ?

"Oui, oui, je vous entends."

"Monsieur Bozzi, vous avez bien fait de mettre votre numéro de téléphone dans vos données de paiement, la fondation vous en est reconnaissante et je veux vous remercier en personne."

"Je suis content, je ne m'y attendais pas."

"Où êtes-vous ? Nous sommes à Milan, mais vous le savez peut-être déjà."

"Je suis aussi à Milan."

"Ah bon ! Cela rend les choses beaucoup plus faciles, alors laissez-moi vérifier mon agenda... demain à 17 heures, cela vous convient-il ?"

"Demain à 17 heures ?"

"Oui, Monsieur Bozzi, demain à 17 heures, vous m'entendez bien ?"

"Oui, je vous entends."

"Alors, qu'en est-il ? Vous avez déjà des projets ?"

"Non, je suis libre."

"Très bien alors, fixons-le à demain, ma secrétaire vous
recontactera pour vous donner l'adresse."

"D'accord, j'attendrai l'adresse."

"Oui, au revoir pour l'instant. A demain."

"A demain, merci."